

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES

DE

M. CHARLES-FRANÇOIS GIRARD

professeur à l'université de Bâle

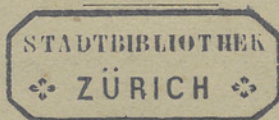
ET DE

M^{me} JOHANNA-THÉODORA GIRARD NÉE BLUMER

son épouse.

« Ensemble nous mourrons ; vers l'éternelle plage
Nous irons tous les deux en nous donnant la main. »

Souvenir offert à leurs amis par la famille.



LAUSANNE

(IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL)

1876

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES

DE

M. CHARLES-FRANÇOIS GIRARD

professeur à l'université de Bâle

ET DE

M^{me} JOHANNA-THÉODORA GIRARD NÉE BLUMER

son épouse.

« Ensemble nous mourrons ; vers l'éternelle plage
Nous irons tous les deux en nous donnant la main. »

Souvenir offert à leurs amis par la famille.

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

1876

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. LE PROFESSEUR FRANÇOIS GIRARD

rédigée par la famille.

CHARLES-FRANÇOIS GIRARD est né, le 9 août 1811, à Neuchâtel, où son père et sa mère dirigeaient l'orphelinat cantonal. Agé de trois ans seulement, il eut le malheur de perdre son père, enlevé subitement par une de ces maladies contagieuses qui accompagnaient alors sur leur passage les armées des alliés. Par des raisons d'économie, la mère alla s'établir à Orbe d'abord, puis à Lausanne, où, avec des ressources minimales et grâce à un travail infatigable, elle réussit à donner à ses quatre enfants une éducation soignée.

François, le plus jeune, embrassa la théologie. Il réunissait alors à un sentiment très filial une grande opiniâtreté de travail, car, pour venir en aide à sa mère et suffire aux dépenses de ses études, il sut, sans négliger ces dernières, enseigner durant quatre années dans un

institut alors fort en vogue à Lausanne le français, le latin, l'histoire et la géographie.

En outre, il remplit pendant une année les fonctions de sténographe assermenté du Grand Conseil cantonal, et quoique empêché par là de suivre pendant ce temps les cours obligatoires, il obtint de pouvoir se présenter aux examens avec les étudiants de sa volée et les subit d'une manière très honorable. Il reçut la consécration au saint ministère en 1836.

Cette jeunesse consacrée au travail d'une manière si exclusive et si rigide, une vie de famille plus ou moins monotone et dépourvue de relations sociales, l'absence surtout du commerce et des directions d'un père, dont il ne connut jamais le prix, imprimèrent à son caractère une timidité et une réserve qui l'accompagnèrent durant toute sa vie et le rendirent moins abordable pour des cercles plus étendus.

Dans l'année même de sa consécration il se rendit à Bâle, où Vinet occupait alors avec tant de distinction la chaire de littérature française, et où son frère aîné Louis remplissait les fonctions de maître au gymnase. Appuyé par l'un et l'autre, il entra dans la carrière de l'enseignement qui devait le fixer à Bâle et l'y retenir jusqu'à sa mort, durant près de quarante années.

La santé de Vinet commençait à péricliter. A plusieurs reprises il se fit remplacer dans les leçons du pædagogium par son jeune protégé qui, devenu d'abord maître au gymnase, lui succéda bientôt au pædagogium et à l'université. En 1838 il fut nommé docteur

en philosophie, en 1839 professeur extraordinaire, et deux années plus tard on lui confiait définitivement la chaire de langue et de littérature française.

Il avait un goût prononcé pour l'enseignement de la jeunesse académique qu'il comprenait et aimait d'un cœur large et toujours jeune, et dont il a en mainte occasion reçu en retour des témoignages d'affection et de reconnaissance, auxquels il a toujours été tout particulièrement sensible.

Le peu qui soit sorti de sa plume a eu le privilège d'être trois fois couronné dans des concours. Malheureusement les élans qu'il se sentait pour cette branche d'activité furent enrayés par la nécessité de pourvoir d'une manière plus pratique à l'entretien de sa nombreuse famille. Il avait épousé, en 1837, Johanna Blumer, la fille d'un médecin glaronais. Elle lui donna neuf enfants, dont sept atteignirent un âge plus avancé. Cinq fils et une fille doivent aux veilles de leur père d'avoir pu se préparer à une vocation honorable. Un sixième fils qui, par ses dispositions et ses moyens intellectuels, donnait lieu à de précieuses espérances, mourut à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Toutefois, si la carrière académique du professeur n'eut pas de retentissement au dehors, les encouragements ne lui firent cependant pas défaut. Plus d'une fois, les autorités d'un canton voisin lui demandèrent son préavis sur le choix de professeurs de sa branche; l'institut genevois le nomma membre correspondant de la section de littérature; à Bâle même un public bien-

veillant et nombreux suivit pendant plusieurs hivers une série de cours littéraires faits en vue d'un auditoire mixte.

A partir de 1853 son activité s'étendit encore à l'école industrielle. Toutes ces fonctions publiques, il les remplit presque sans interruption, avec une scrupuleuse exactitude, jusqu'en mai de l'année courante, où les signes précurseurs du mal qui l'a enlevé l'obligèrent à demander sa retraite. Elle lui fut accordée dans des termes très honorables dont il témoigna plus d'une fois sa vive gratitude¹.

Voilà le cadre extérieur d'une vie modeste et bien employée que les hommes eussent voulu voir se prolonger encore, mais qu'il a plu à Dieu d'arrêter dans son cours. Sa mémoire sera religieusement gardée par ceux qui l'ont connu de plus près, soit dans la sphère publique, soit dans l'intimité de l'amitié et de la vie de famille, par le nombre considérable de jeunes gens qu'il a élevés à son propre foyer, par sa compagne surtout qui a vécu à ses côtés durant trente-huit années, et par ses six enfants, leurs épouses et mari, enfin par ses dix-huit petits-fils et petites-filles qui ont été comme autant de rayons de soleil dans sa vie de labeur et sa vieillesse naissante.

Mais, Dieu soit béni, une autre lumière encore a porté ses clartés vivifiantes dans l'âme du défunt : c'est celle de la *foi*. S'il a abandonné la carrière pastorale, ce n'est pas par un de ces scrupules de conscience qui honorent

¹ On lui conserva, avec son traitement, le titre et les droits de professeur ordinaire de l'université.

toujours celui qui leur obéit, — non, ces scrupules il ne les a point connus. Jeune homme, il se tenait déjà de pied ferme sur une base solide qui le soutint jusqu'au dernier souffle, celle de la foi chrétienne, d'une foi, exempte de doutes, aux vérités fondamentales de l'Evangile. Large de nature, plein de respect pour les croyances d'autrui, il a cependant toujours manifesté une aversion prononcée pour les attaques directes portées contre les grands principes chrétiens, et il fit tout pour conserver à sa famille et à son église le précieux flambeau qui illuminait sa vie et lui fit envisager la mort avec tant de sérénité.

C'est dans cet esprit qu'il a pris une part longue et active à la direction de l'église française. Dieu lui a fait la grâce de la voir entrer dans une phase nouvelle de prospérité et de vie; ce fut une de ses plus pures joies ici-bas, comme ce fut toujours un de ses plus doux privilèges de se prévaloir de l'amitié de tous les pasteurs français qui se sont succédé depuis les premiers temps de son séjour à Bâle jusqu'à aujourd'hui.

C'est encore dans ce même esprit qu'il s'intéressait si vivement à tout ce qui avait trait à sa patrie et à sa ville d'adoption. On pourrait dire de lui ce qu'on a écrit récemment de son illustre devancier qu'« il y avait du patriotisme dans sa religion et de la religion dans son patriotisme. » Comme lui, il demeura de plus en plus convaincu que l'indépendance de l'église et de l'état, l'un vis-à-vis de l'autre, est la seule solution possible aux conflits si flagrants de nos jours, et que le bien-

être d'un peuple et la prospérité d'une cité sont étroitement liés au maintien de la piété et au respect des institutions ecclésiastiques.

Loin de se démentir jamais, ce fond religieux de son âme se développa visiblement au déclin de sa vie. Menacé à plusieurs reprises d'attaques apoplectiques, il y vit des avertissements de Dieu, et dès lors il fut aisé de discerner un travail intérieur qui s'opéra chez lui. Son commerce devint plus doux, plus facile; son affection pour les siens plus démonstrative; sa pensée plus habituellement sérieuse. Habitué à commencer la journée par le culte domestique, il y apporta plus de soins et de ferveur.

Deux jours avant sa mort, il écrivit encore à chacun de ses deux fils aînés une lettre de dix pages, derniers souvenirs d'une sollicitude paternelle dont il est impossible de dévoiler ici toute la puissance et toute la tendresse.

La veille de sa mort, 25 novembre, plus dispos qu'il ne l'avait été depuis longtemps, il fit son culte domestique comme d'habitude. Ceux qui y prirent part remarquèrent la ferveur exceptionnelle de sa prière dans laquelle il se souvint d'une manière particulièrement pressante de chacun de ses enfants, demandant à Dieu de les amener tous à l'obéissance de la foi et à la paix en Jésus-Christ leur Sauveur.

La seule personne avec laquelle il s'entretint ensuite encore fut un employé de l'université, auquel il exprima l'intention arrêtée d'annoncer un cours pour le printemps prochain. Il ne pouvait se faire à la pensée d'une

retraite absolue, si méritée pourtant et plus nécessaire qu'il ne voulait le croire.

A midi on le trouva étendu sur son sofa, sans connaissance. Il était atteint d'un coup mortel. Vingt-quatre heures après il rendit son dernier soupir, entouré de sa femme et de trois de ses enfants. Deux de ses fils, établis sur une terre lointaine, dont l'un se réjouissait de venir embrasser son père au printemps prochain après une absence de onze années, ne l'auront plus revu ici-bas.

En jetant un dernier coup d'œil sur la vie de M. François Girard, nous y apercevons bien des joies, sans doute, et bien des bénédictions dont tout l'honneur revient à Dieu ; mais nous y apercevons aussi des fardeaux et des soucis qui allèrent s'accumulant, et nous rappellent cette parole du psalmiste : « Le plus beau de ses jours n'est que travail et tourment. » Mais telle est la volonté de Dieu, afin que nous apprenions à porter nos regards vers une destinée plus sainte et un bonheur plus parfait.

Aussi, la consolation de ceux qui pleurent aujourd'hui un époux, un père si tendrement aimé, — c'est de pouvoir dire en toute confiance en pensant à lui : « Heureux sont dès à présent ceux qui meurent au Seigneur. Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. » Amen.



DISCOURS

prononcé dans l'église française

LE 29 NOVEMBRE 1875

PAR M. O. VALLETTE, PASTEUR

Lecture du psaume XC.

Messieurs et frères en Jésus-Christ,

C'est toujours pour un prédicateur de l'Evangile une tâche bien difficile que de parler dans les occasions solennelles où Dieu nous place vis-à-vis des réalités terribles du deuil et de la mort. Faire l'éloge de celui que Dieu a retiré, n'est-ce pas là une bien triste consolation pour ceux qui pleurent? et de plus, dans la plupart des cas, le caractère du défunt ne s'en fût-il pas offensé? Aussi n'est-ce pas, messieurs, ce que je viens faire aujourd'hui. Je voudrais m'approcher une dernière fois de cet ami vénéré, lui donner, en parlant de lui, la dernière preuve d'amitié, en même temps que je sais être dans l'esprit qui l'animait en tirant occasion de sa mort pour parler de la vie, de son délogement pour parler de l'union éternelle des âmes croyant en Celui qui nous a aimés et qui s'est donné pour nous.

Il y a quelque temps, mes frères, que je prévois ce jour. Depuis les avertissements si sérieux que Dieu donna à notre frère en le frappant dans sa santé, le temps de répit qui lui fut laissé ne pouvait faire illusion à ceux qui, au travers d'un air de bien-être relatif, distinguaient les progrès lents et sûrs d'une maladie qui ne pardonne pas. Et le voici venu, ce jour, vénérable ami, où celui que vous avez toujours honoré de l'amitié la plus fidèle vient vous donner le dernier témoignage d'un attachement et d'une reconnaissance que la tombe même ne saurait réussir à faire disparaître.

Puisque j'en suis, messieurs, à parler d'amitié, permettez-moi avant tout à cette occasion d'évoquer des souvenirs personnels et d'épancher mon cœur. Ah ! sans doute, il est des choses intimes, des secrets qui ne doivent point sortir du cercle étroit, du sanctuaire où nous aimons à les renfermer, mais le devoir de la reconnaissance publiquement témoignée n'en subsiste pas moins. C'est ce devoir que je tiens à remplir avant tout. Puis-je oublier, pardonnez-moi le caractère tout personnel de ce souvenir, que je fus dès les premiers temps de mon séjour dans cette ville l'objet, de la part du professeur Girard, d'une amitié qui ne fit que croître et que devenir plus intime. Cette amitié ne s'est pas témoignée seulement dans ces occasions solennelles où l'épreuve nous fait chercher la sympathie, qui nous aide à en supporter le poids, non-seulement dans les joies qui, partagées, en sont triplées et décuplées... Ah ! si dans

ces moments de grand chagrin ou de grand bonheur celui qui vous parle a eu besoin d'un ami, il l'a trouvé en la personne du professeur Girard, et a rencontré tour à tour son regard sympathique et son aimable sourire ! Mais il est dans la vie, vous le savez, des moments qui se répètent, des circonstances et des situations d'âme particulières dont le secret ne se révèle qu'au cœur de l'ami véritable. Parlerai-je de la délicatesse exquise, de la bienveillance, profonde et discrète à la fois, avec laquelle notre ami savait pénétrer dans les sentiments d'un cœur, prendre intérêt à ces préoccupations intimes, à ces ennuis cachés, qui en apparence ne sont rien, qui en réalité sont beaucoup, et deviner, par la pénétration de la sympathie, ce qu'une espèce de pudeur de l'amitié se refuse à révéler tout d'abord ? — Oh ! que de fois le professeur Girard a été pour moi un conseiller à la fois fraternel et paternel, utile non pas seulement dans la prédication, par exemple, par la sûreté de son jugement littéraire, mais, dans mainte circonstance, par sa connaissance de la vie et des choses humaines, fruit d'une longue carrière, semée de joies et de douleurs, de succès et de déceptions. J'ajouterai, et ceux qui ont connu le professeur Girard ne me démentiront pas, que cette amitié, toute dévouée qu'elle était, aimait cependant à être payée de retour. M. Girard a été particulièrement sensible aux marques extérieures d'affection, comme il souffrait de ce qui pouvait lui paraître un manque d'égard ou de délicatesse. Les natures douées de cette sensibilité sont plus exposées que d'autres aux

blessures du cœur, mais je n'hésite pas à les mettre au-dessus des natures indifférentes qui demandent peu, par la raison simple qu'elles ne donnent rien.

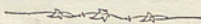
M. Girard a donné beaucoup, vous le savez mieux que personne, vous, messieurs les anciens de l'église française au nom de laquelle j'ai hâte de parler. N'êtes-vous pas étonnés comme moi de ne plus le voir à cette place, sur ce banc où il aimait tant à s'asseoir, écoutant avec avidité la prédication de l'Évangile,... et dans les réunions intimes où nous traitons ensemble les intérêts de l'église, ne sentirez-vous pas combien vont nous manquer ce jugement si sûr, ce tact si fin, cette parole si lucide et si pénétrante, cette faculté qu'il avait, avouons-le, plus qu'aucun de nous, d'apporter la lumière dans les questions difficiles, et de résoudre les plus délicates.... La peine qu'il y prenait était dictée chez lui par un ardent amour pour cette église à laquelle il appartenait. Il l'aimait; il s'intéressait à tout ce qui pouvait contribuer à sa prospérité et à sa vie. Messieurs, aimons-la comme il l'a aimée, et que Dieu suscite pour la diriger des hommes pieux et fidèles, inspirés et dirigés eux-mêmes par l'amour.

Mais où trouver le secret de l'amour pour l'église, si ce n'est dans l'amour pour Celui qui en est le chef : Jésus-Christ? Cette considération m'amène à parler de la piété de M. Girard. J'éprouve quelque embarras à la caractériser. Les manifestations des sentiments religieux et des convictions religieuses varient d'un homme à l'autre. Les uns sont expansifs, les autres réservés; les

uns mettent beaucoup au dehors, les autres préfèrent renfermer au dedans d'eux-mêmes ces émotions saintes, ces convictions profondes qui sont en effet ce que le chrétien possède de plus intime et de plus sacré. Nous ne voulons juger ici aucune des formes de la piété. Elles sont toutes admissibles, si la piété est sincère. M. Girard, comme vous le savez, était réservé pour tout ce qui concernait l'expression de ses sentiments intérieurs, et cette disposition de sa nature a dû agir sur la manifestation de sa foi. Cette foi a été peu expansive et M. Girard mettait à l'exprimer une espèce de pudeur, dirai-je, ou, si vous préférez, ce bon goût qu'il apportait à tout. Je constate et je ne juge pas. Peut-être les amis du défunt eussent-ils pu désirer à cet égard plus d'ouverture, mais si j'avais à choisir entre les affirmations prématurées d'une foi encore incertaine et la réserve d'une foi qui aspire à la pleine maturité avant de se répandre, je n'hésiterais pas et vous, messieurs, n'hésiteriez pas non plus.

Du reste, l'important, le nécessaire, ce n'est pas la forme extérieure que revêt la piété, c'est, vous en conviendrez, cette piété elle-même. Celle de notre ami s'est trahie malgré lui et nous avons pu constater jusqu'à la fin de sa vie un travail intérieur et progressif de l'esprit de Dieu. Ce cœur s'est ouvert toujours davantage aux influences bénies de l'Évangile. Il s'y est laissé gagner avec toujours plus de confiance et de joie, témoin l'un des derniers jours de sa vie, où il célébra son culte de famille avec une intimité particulière qui n'échappa pas aux siens.

Après ce que je viens de dire, messieurs, qu'ajouterai-je encore? Parlerai-je de l'activité de M. Girard comme professeur et comme homme de lettres? Je laisse à d'autres et de plus compétents la tâche de lui rendre sur ce point l'honneur qui lui est dû. Non, je ne veux plus voir en lui pour le moment le causeur fin et spirituel, le penseur intelligent et sérieux, le professeur aimable et aimé, — je ne veux le considérer à cette heure solennelle que comme l'humble disciple et le racheté du Sauveur. Voilà les traits sous lesquels j'aime à me le représenter et à vous le peindre. Ce sont pour moi, comme pour vous, chers membres d'une famille affligée, les plus consolants et les plus glorieux. Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant. Que votre regard ne s'attarde plus à contempler la terre où va reposer la dépouille de votre bien-aimé, mais qu'il s'élève vers les régions éternelles où nous devons chercher ceux qui nous ont devancés. Au revoir donc là-haut, cher et vénéré frère! Puissions-nous nous retrouver tous au céleste rendez-vous. Amen.



WORTE

GESPROCHEN VON PROFESSOR J. MÄHLY

am Grabe von Prof. Girard

DEN 29. NOVEMBER 1875

Sur la tombe du défunt, M. le professeur J. Mähly s'exprima dans les termes suivants :

Geehrte Collegen und Zuhörer!

Eine wohlbegründete Sitte bringt es mit sich, dass am Grabe entschlafener Collegen diesen ein Wort der Liebe und des Ernstes nachgerufen werde, um die Erinnerung an sie, an ihr Wesen und Wirken noch einmal in wenigen Zügen zusammenzufassen. Freilich kann diese Aufgabe, wenn es bloss eine *solche* ist, und wenn sie nicht mit der persöenlichen Stimmung und Ueberzeugung zusammenfäellt, zu Zeiten schwierig werden; denn auch bei Todten verlangt die Wahrheit als höchste Macht ihren Tribut, und das Lob, das jenen nachschallen soll, könnte ja möglicherweise das Licht der Wahrheit nicht ertragen.

Wenn ich nun aber als officieller Sprecher meinem entschlafenen Collegen einige Worte der Lieben und Verehrung weihe, so folge ich nicht bloss der Pflicht,

welche eine an mich ergangene Forderung mir auflagt, sondern auch dem innern Trieb, einer Stimme, die in mir tönt und die mir zuruft : « Thue, was du ihm schuldig bist. » Und ich darf mit Fug und Recht, mit bestem Wissen und Gewissen sagen, dass Lob und Wahrheit an *diesem* Grabe einen und denselben Klang geben. Ein Lob seines gelehrten und pädagogischen Wirkens würde die Bescheidenheit des Verstorbenen sich verbitten, die der eigentliche Schmuck seines Lebens war, und diese Bescheidenheit wieder war die schöne Blüthe einer tiefwurzelnden religiösen Ueberzeugung, die ja den ganzen Untergrund seines Denkens und Thuns bildete, der Ueberzeugung, dass er seine Gaben und Talente nicht sich selber und eigener Kraft, sondern einer höhern Macht und einem mächtigeren Willen verdankte. Wohl fühlte er eine stille, erlaubte Befriedigung, wenn man seinen durch treuen Fleiss und sorgfältige Lectüre erworbenen Kenntnissen Anerkennung zollte, — und das haben nicht bloss seine Collegen, das haben auswärtige Akademien mehr als einmal gethan; — wohl war es ihm eine Freude, wenn man seinen geläuterten Geschmack, sein feines Formgefühl zu Rathe zog, oder dem klaren natürlichen Fluss seiner nie stockenden Rede mit Entzücken lauschte. Aber keiner hat ihn jemals mit diesen Vorzügen prunken sehn, er gab neidlos und harmlos, was er war und was er hatte, und keine künstliche Schminke, kein gesuchter Putz verdarb die angeborene Frische und Anmuth seiner Dar-

stellung und, dürfen wir beifügen, die Lauterkeit seines ganzen Wesens. Hierin liegt ja eben das, was ihn uns, die wir am offenen Grabe mehr nach dem Menschen als nach dem Gelehrten fragen, werth und theuer macht : eine schöne Menschlichkeit, die in der anmuthigen Hülle auch einen Kern barg. Bei ihm war es nicht bloss die æussere Eleganz der Umgangsformen, welche ja beinahe ein Angebinde seiner Muttersprache ist, sondern sein ganzes Denken, Fühlen und Handeln war von der Milde des Wohlwollens durchtränkt; da war keine glatte Oberfläche, unter welche die Kühle der Gleichgiltigkeit sich lagert, sondern die Tiefe der Empfindung, die auch an der Aussenseite wohlthuend anmuthet. Der Verstorbene war das wahre Muster der Collegialität, und das will etwas sagen. Ich glaube ihn durch langjährigen Umgang zu kennen; hat er schon als Lehrer den Schüler durch Freundlichkeit gewonnen, so wusste er später den Colleggen durch eine von innen stammende Liebenswürdigkeit dauernd zu fesseln. Keine Härte, kein Ausbruch der Leidenschaftlichkeit, selbst gegen die nicht, die etwa seine stillen Pfade kreuzten, kann ihm nachgesagt werden. Wenn er auch für Kränkungen, wirkliche oder bloss gewähnte, empfänglich und empfindlich war und diese Anlage in Folge körperlicher Disposition sich mit den Jahren eher steigerte, so hat er gleichwohl nie und nimmermehr die Grenze auch nur gestreift, geschweige überschritten, jenseits welcher das gesellige Leben nicht mehr bestehen kann. Er hat

durch sein Leben bewiesen, wie man auch bei felsenfesten Ueberzeugungen, auf welchem Gebiete es auch sei, gegen anders Denkende mild und tolerant sein kann; er hat leben und gelten lassen mit einer Weitherzigkeit und Menschenfreundlichkeit, die wahrlich nicht das Erbtheil Vieler ist, und darum vor allem Andern verdient er unser Aller uneingeschränktes und unbedingtes, nicht nur durch die Lippen, sondern aus dem Innern tönendes Lob und unser ehrendes Andenken, verdient er, wenn je Einer, den Abschieds-
ruf : *Ave pia anima, sit tibi terra levis!*

GRABREDE

gehalten von

HENRI MOJON, STUD. THEOL. IN BASEL

DEN 29. NOVEMBER 1875

im Namen der Studierenden.

A la tombée de la nuit, les élèves de l'université, du pædagogium et de l'école industrielle formèrent un cortège aux flambeaux et se rendirent sur la tombe de leur ancien professeur. L'un d'eux, M. *Henri Mojon*, de Bâle, étudiant en théologie, s'exprima en ces termes :

Getreue Commilitonen! « Mitten wir im Leben sind, von dem Tod umfassen, » so klingts herüber zu uns aus uralter Zeit, und doch sind es ewig neue und ewig wahre Worte, und was vor bald einem Jahrtausend jener Sanct-Galler Mönch aus tief erschüttertem Herzen sang und was er sagte, das müssen auch wir jedes Mal sagen, wenn plötzlich und unvermuthet die Kunde von dem Tode eines geliebten und theuern Menschen in unser Ohr dringt. Ja, plötzlich hat Gott, der gewaltige Herr und Meister über Leben und Tod den hinweggerufen, an dessen kaum geschlossenem Grabe wir jetzt stehen.

Nicht mehr war es ihm vergönnt, Advent zu feiern mit der ganzen Christenheit; nein! sondern in stiller

Todtenkammer lag er, als die Adventsglocken weit und breit in die Lande hinausriefen, dass der König der Ehren von Neuem Einzug halten wolle in die Herzen der Menschen.

Und wenn ich nun, einer ebenso ehrenvollen als schweren Pflicht nachkommend, reden soll zu Euch von dem Manne, um dessen Grab Euch edle Theilnahme versammelt in dunkler Winternacht, so soll meine Rede kurz sein und einfach, wie es die Heiligkeit dieser Stätte verlangt.

Zweimal schon heute, theure Commilitonen, habt Ihr aus beredtem Munde vernehmen können, was Herr Professor Girard war als Persönlichkeit, Ihr habt reden hören von seiner Pflichttreue, von seiner Weitherzigkeit und Milde, von seiner edlen Liebenswürdigkeit.

Diese Züge seiner Erscheinung sind es auch vorzugsweise, die Manche von Euch selbst noch bezeugen können, wenn Ihr Euch auch keinen klaren Begriff mehr machen konntet von seiner wissenschaftlichen Frische und Rüstigkeit in ungebrochener Manneskraft.

Es ist Euch nicht mehr vergönnt gewesen, ihn zu verfolgen, wie er, das Werk Alexander Vinets, seines berühmten Vorgängers, fortsetzend, mit treuem Fleisse, mit feinem Geschmack und tiefer innerer Theilnahme das Geistesleben und Geistesringen eines gewaltigen Volksstammes zu schildern verstand und in weiten Kreisen Interesse dafür weckte.

Ich weiss es selbst, ich fühle es lebhaft in diesem Momente, an dem Grabe des Vertreters französischer

Litteratur und Sprache, dass ich als Franzose zu Euch rede, oder wenn Ihr lieber wollt, als Schweizer, in dessen Adern aber immer noch altes Hugenottenblut pulsirt, so dass ich nimmer vergessen kann des Landes meiner Väter! Aber nicht *das* ist es vor allem, was mir Trost und Freudigkeit, ja eine gewisse Art von Recht gibt, zu Euch zu reden an einem Grabe und inmitten von Gräbern, das heisst, an einem Orte, da jedes nicht ganz wahre Wort sich doppelt und dreifach straft vor Gott dem Allwissenden und vor den Menschen.

Sondern *das* gibt mir jene Freudigkeit trotz allem Schmerz, dass ich Euch die Wahrheit sagen darf, und so sage ich sie Euch, nicht als Theologe irgend einer Partei, sondern als evangelischer Christ : Professor Girard war vor allem eine *christliche* Persöenlichkeit, und wenn ich das an ihm rühme, frei und offen heraus an ihm rühme, so weiss ich mich hierin einig mit seinem nun verklärten Geiste und mit dem Geiste seiner theuren Familie.

Alle jene Tugenden und gewinnenden Eigenschaften, die man an ihm schätzen lernte, waren sie wohl Früchte, gereift an einem andern Baum, denn allein am Baume *evangelischen Lebens* und *evangelischer Zucht*?

Wohl möget Ihr mich hinweisen auf seine natürlichen Gaben des Geistes und des Gemüthes, und wer wird williger bereit sein als ich, diess voll und ganz anzuerkennen? Aber so stehet die Sache, und diess ist die Frage die uns vorliegt, dass die Vollendung, dass die Verklärung und Durchleuchtung all' dieser Natur-

gaben doch erst erlangt und gefunden wird unter der Zucht evangelischen Lebens und Ringens.

Und wenn wir den Todten selbst fragen wollten, wem er sein trotz allen Leiden heiteres und festgegründetes Christenleben verdanke, so würde er uns nächst seinem göttlichen Herrn und Meister hinweisen auf die heilige Schrift. In dem Geiste, wenn auch nicht mit den Worten jenes grossen Deutschen würde er uns zurufen, mild und gelassen, und zugleich ernst und fest : « Das Wort sie sollen lassen stahn und kein Dank dazu ha'n. » Indem aber dies Schriftwort, lebendig erfasst und erfahren, ihm Kraft und Freudigkeit gab in manch' schwerer Stunde, so führte es ihn auch immer mehr ein in den Geist jener reformatorischen Männer, auf die jetzt noch jeder Protestant stolz sein darf.

Als Aeltester einer Gemeinde, die gegründet ist auf das Bekenntniss jener Männer, nahm er an ihrem Wohl und Wehe eben so innigen als thätigen Antheil, im Kleinen und Einzelnen seine Liebe und Treue bekundend für das Grosse und Ganze evangelischer Christenheit; und so wird ihn auch der Herr seiner Kirche auferwecken am jüngsten Tage beim Schall der letzten Posaune, mitsammt denen die auch schlafen den Schlaf des Gerechten.

Ihr aber, Commilitonen, zum Zeichen Eurer Achtung für ihn als Charakter, als Mann der Wissenschaft, als Christen : Senket die Fackeln!



PAROLES

PRONONCÉES PAR M. BERNUS

au nom de la famille de M. le professeur Girard

APRÈS LE DISCOURS DE M. MOJON.

M. le pasteur Bernus s'adressa ensuite à MM. les étudiants dans les termes suivants :

Messieurs, chargé par la famille du défunt de vous exprimer sa reconnaissance pour le touchant témoignage d'affection que vous venez de rendre à son chef vénéré, je dois vous prier d'abord de m'excuser si je m'acquitte de cette tâche en français; mais j'ai moins de scrupules à le faire en pensant que c'est la langue dont le professeur Girard se servait lui-même et dont il était, pour ainsi dire, le représentant officiel au milieu de vous.

Je viens vous remercier, et je le fais d'autant plus vivement que ceux qui l'ont connu de plus près savent combien ce cœur aimant était sensible à toute preuve d'affection, alors même que la retenue qui le caractérisait, et qu'une grande timidité naturelle lui imposait, en rendait quelquefois l'expression plus difficile vis-à-vis de lui. Une preuve d'affection venant de votre part, messieurs, l'eût ému tout particulièrement, parce que cet homme, bon envers tous, aimait spécialement la

jeunesse et était constamment attiré vers elle par un intérêt sympathique. J'ai eu moi-même l'occasion d'en faire l'expérience, étant jeune homme tel que vous, et le jeune étudiant d'alors n'a jamais oublié et n'oubliera jamais que cet homme distingué avait un cœur chaud et un véritable intérêt pour la jeunesse.

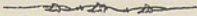
S'il aimait la jeunesse, c'est qu'il la comprenait; dans la maturité de l'âge et encore dans le déclin des forces, qui avait commencé à se faire sentir, il s'est toujours souvenu, et cela est plus rare qu'on ne croit, qu'il avait été jeune lui-même. Il comprenait, messieurs, vos besoins et vos aspirations; je dirai plus, il les partageait bien souvent, car il était resté jeune de cœur; il avait un noble idéal. Aussi, sans méconnaître tout ce que nous devons aux générations passées, n'était-ce point nécessairement en arrière que son regard se portait, comme il arrive trop facilement à une certaine époque de la vie; ce qui était nouveau ne lui semblait pas devoir être rejeté par cette seule raison. Son horizon semblait aller s'élargissant de plus en plus, et il était accessible à tout ce qui est digne d'être admiré et aimé. Il est resté jeune de cœur au milieu des difficultés de la vie, qu'il a connues de bonne heure, au milieu d'un travail incessant qu'il ne s'est jamais rendu plus facile en le prenant à la légère, car ce matin déjà on nous rappelait la conscience scrupuleuse qu'il apportait à chacun de ses devoirs.

Cette bonté, cette jeunesse du cœur, cet amour du devoir, nous n'hésitons pas, messieurs, à en voir la

source dans les fortes convictions qui animaient M. Girard, et qu'il savait allier au respect des convictions des autres. On vient de vous rappeler, mais je tiens à le redire encore, que le défunt était chrétien, et chrétien convaincu; et j'ajouterai que sa foi était la source vive où ses qualités se retrempaient et s'épuraient.

Encore un mot, et je finis. Ces torches qui vont s'éteindre nous rappellent qu'une vie utile vient de finir au milieu de nous; ne vous rappelleront-elles pas aussi, à vous qui les portez, ce flambeau qui ne doit point s'éteindre, mais que, semblable aux coureurs antiques, une génération doit transmettre toujours allumé à celle qui la suit. Que la foi qui a illuminé la vie du professeur Girard et qui a entouré sa mort aussi de lumière, nous guide à notre tour et nous conduise! C'est le plus précieux hommage de reconnaissance que nous puissions rendre à la mémoire de ceux qui ont contribué à nous initier à la vie.

J'ai dit.



M^{me} JOHANNA THEODORA GIRARD

NÉE BLUMER

Die Loosung am Begräbnistage der sel. Frau Prof. J. Girard,
am 16. Dezember 1875, lautet :

« Deine Todten werden leben und mit dem Leichnam auf-
erstehen. »

Jes. XXVI, 19.

Was hier kränkelt, seufzt und fleht,
Wird dort frisch und herrlich gehen ;
Irdisch ward ich ausgesät :
Himmlisch werd' ich auferstehen ;
Dann wird Schwachheit und Verdruss
Liegen unter meinem Fuss.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M^{me} JOHANNA THEODORA GIRARD

NÉE BLUMER

Johanna Blumer est née le 22 juin 1817, à Mollis, village important du canton de Glaris. Dès son jeune âge elle apprit à s'intéresser aux souffrances de son prochain. Son père, médecin, et devenu aveugle à la suite d'une autopsie, se faisait habituellement accompagner dans ses visites par l'une ou l'autre de ses sept filles. Johanna conserva de profondes impressions de la bonté et de l'aménité de ce père qu'elle aimait à représenter comme un homme très cultivé et toujours serein, un doux sourire sur les lèvres, malgré la grande épreuve qu'il supporta pendant vingt-cinq années.

Après avoir reçu sa première instruction en commun avec ses nombreuses sœurs par un précepteur chargé de ce soin, elle fut envoyée à Yverdon pour compléter son éducation dans la pension Niederer. Durant ce séjour, sa santé légèrement atteinte nécessita un changement d'air. Elle trouva un asile très hospitalier dans une pension de Lausanne; c'est là qu'elle devait rencontrer

et connaître son futur époux, alors proposant en théologie et professeur de cet établissement. Deux ans plus tard, en 1837, le mariage les unissait dans l'église française de Zurich, dont le pasteur était un ami d'enfance du fiancé.

Dès lors sa vie s'écoula tout entière dans cette ville de Bâle où elle devait trouver tant d'amis, et au sein d'une famille de plus en plus nombreuse, composée d'une belle-mère âgée, de neuf enfants et plus tard de jeunes pensionnaires qu'elle traitait comme ses propres enfants. Cette lourde tâche était parfois au-dessus de ses forces, mais jamais au-dessus de son courage et de son oubli d'elle-même. Elle sut se faire tout à tous avec un rare talent. C'était un don tout spécial qu'elle avait reçu de Dieu, mais qu'elle a le mérite du moins d'avoir fait valoir.

Toutefois, si son cœur aimant savait faire la part de chacun, elle savait aussi rompre l'équilibre lorsque les événements l'exigeaient. Ce fut même un trait saillant de son caractère. Toute la puissance de son amour maternel et de sa sollicitude se reportait sur celui de ses enfants qui était l'objet de quelque infortune : « Ceux qui sont heureux, disait-elle, ont moins besoin de moi. » Mais ce qu'elle fit pour tous ses enfants sans distinction, c'est de les présenter nuit et jour, sans relâche, avec prières et larmes, au pied du trône de Dieu. Puisse cette parole connue se réaliser pour chacun d'eux : « Un enfant de tant de larmes ne saurait être perdu. »

Il était impossible qu'un cœur si riche en ressources

se renfermât uniquement dans le cercle de la famille. Elle eut une autre famille encore, dont les regrets et les larmes silencieuses viennent se mêler à ceux de ses enfants. Humble ouvrière dans la vigne du Seigneur, privée elle-même des biens de ce monde, elle savait demander d'une main et donner de l'autre; mais ce dont Dieu se servit surtout comme moyen de bénédiction pour beaucoup, ce fut l'énergie contagieuse de sa foi et la richesse d'expériences chrétiennes mûries sous les ardeurs de l'affliction. Elle a abondamment éprouvé la vérité de cette parole de l'apôtre : « Dieu nous console dans toute notre affliction, afin que par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu, nous puissions consoler ceux qui sont en quelque affliction que ce soit. » Mais elle le faisait en quelque sorte sans s'en douter, et, plutôt que de s'en prévaloir jamais, elle se plaignait souvent de ne pas être pour les autres autant qu'elle aurait voulu et qu'elle croyait de son devoir d'être. De ce qu'elle accomplissait et de ce qu'elle négligeait, elle s'en humiliait sincèrement et presque également devant le Seigneur. L'humilité et la confiance, ces deux faces de la vie chrétienne intérieure, étaient admirablement réunies chez elle et c'est ce qui explique probablement l'attrait qu'elle exerçait sur tant d'âmes et le bien spirituel qu'elle put leur faire.

Cette vie « cachée en Christ » passa par un dernier creuset, le plus ardent de tous, lors de la maladie de son plus jeune fils, Théophile. La nature de cette maladie, sa longue durée (trois ans), les liens qui unis-

saient la mère à cet enfant si tendrement aimé, les veilles passées à son chevet avec une persévérance inouïe, alors même qu'il subissait les plus cruelles opérations, — tout cela semblait devoir dépasser les forces de la plus vaillante des mères. Lorsqu'enfin l'enfant fut délivré, on s'attendit à ce que la mère succombât sous le poids. Mais une tâche lui restait : c'était son mari. Il eût moins facilement qu'elle supporté un isolement complet. Aussi Dieu prolongea-t-il la vie de la mère et soutint-il ses forces juste autant qu'il le fallait pour demeurer à ses côtés jusqu'à son dernier souffle.

Restée seule enfin, et ne sachant pas quelle serait encore la durée de son pèlerinage, la chère défunte s'appropriait à consacrer cette dernière étape, d'abord aux soins de son âme en vue d'un délogement plus ou moins prochain, et puis à ce qui fut la pensée dominante de sa vie : *se dépenser encore*. Elle refusait toute proposition tendant à l'exempter de soucis. « Si vous avez besoin de moi, un mot seulement et j'accours, » disait-elle et écrivait-elle à plusieurs reprises.

Mais le déchirement d'un lien qui avait fait son bonheur durant trente-huit années était trop douloureux, la plaie saignait avec trop de force ; la vie était ébranlée jusque dans ses fondements. Ce qui seul n'avait pu être atteint, c'était sa paix, une paix profonde et seraine. Elle sentait qu'on priait beaucoup pour elle ; c'était comme une rosée de bénédiction qui parfois se répandait dans son âme et la remplissait d'une sainte joie. Dans une de ses dernières lettres elle soulignait

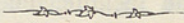
ces mots : « Le Seigneur est si fidèle ! » Souvent elle répétait : « Il me semble que j'entrevois un coin du ciel. »

Sa première sortie après la mort de son époux, et ce fut aussi sa dernière, fut d'aller visiter les deux tombes entre lesquelles elle se réservait sa place. Cette émotion rompit le dernier fil auquel était suspendue sa fragile existence. Elle n'eut que le temps de rentrer. Un coup d'apoplexie s'apprêtait. Elle le sentit et dit qu'elle allait mourir. Elle fit venir le seul fils qui était alors à Bâle, puis elle appela ses enfants, sa fille unique surtout, et s'écria, douloureusement émue : « Mon Dieu, je croyais pouvoir être encore quelque chose pour chacun d'eux. » Puis, sentant qu'il ne lui restait plus que peu de moments de lucidité, elle se mit à prier avec ardeur. Au bout de sept jours d'attente, exempte de souffrance, mais aussi presque toujours privée de connaissance, elle s'endormit doucement au milieu de tous ses enfants, à l'exception de ses deux fils d'outre-mer qui seront navrés en apprenant que ce cœur maternel a cessé de battre pour eux ici-bas. C'était le 14 décembre, anniversaire de sa fille, peu après minuit, dix-huit jours après la mort de son époux, lequel, en 1845, dans des vers qu'il lui adressait, disait avec pressentiment :

Ensemble nous mourrons; vers l'éternelle plage
Nous irons tous les deux en nous donnant la main.

Ce départ presque simultané a plongé les enfants dans une douleur inexprimable, que l'homme naturel

a de la peine à accepter. Seule la pensée du sort enviable de leurs parents, de ce repos éternel contre lequel ils ont échangé les fatigues et tourments de cette vie, seule la foi aux promesses de Dieu, et un regard soutenu vers Christ, qui a mis en évidence la vie et l'immortalité, peut leur faire dire avec soumission, mais en pleurant : Que la volonté de Dieu soit faite. Amen.



DISCOURS

prononcé dans l'église française

LE 16 DÉCEMBRE 1875

PAR M. BERNUS, PASTEUR

« L'Eternel l'avait donné; l'Eternel l'a ôté; que le nom de l'Eternel soit béni. » (Job I, 21.)

Mes frères,

Les deuils se suivent et ne se ressemblent point; et les jours, toujours si sérieux, qui leur sont consacrés, nous laissent des impressions bien diverses. Aujourd'hui, la douleur est grande et beaucoup de cœurs sont frappés, et cependant c'est un sentiment de paix qui domine tous les autres; aussi aucune parole ne m'a-t-elle semblé aussi appropriée à diriger maintenant nos pensées que celle que l'Ecriture place dans la bouche de Job : « L'Eternel l'avait donné; l'Eternel l'a ôté; que le nom de l'Eternel soit béni. »

L'Eternel l'avait donnée, cette sœur que nous pleurons, comment ne nous en souviendrions-nous pas avec reconnaissance dans cette journée? Ceux qui lui tenaient de plus près sont dans les larmes, car ils savent tout ce qu'ils ont perdu; ceux même qui la connaissaient moins intimement sont dans l'affliction, parce qu'elle a été un don précieux de la part de Dieu.

Au souvenir de notre chère défunte, ma pensée s'est reportée tout naturellement vers ce beau tableau de la femme que nous donne le livre des Proverbes : « Une femme forte ! qui pourra la trouver ? Elle a plus de valeur que les perles. En elle s'assure le cœur de son mari.... Elle lui fait du bien, et jamais du mal, tous les jours de sa vie.... Elle se lève, quand il est nuit encore, et distribue la nourriture à sa maison, et une tâche à ses servantes.... Elle porte la main à la quenouille, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre sa main au pauvre, et tend la main au misérable.... Elle ouvre la bouche avec sagesse, et sa langue instruit avec grâce.... Ses fils se lèvent, et la disent heureuse.... La grâce est illusion, et la beauté, vanité ; c'est la femme craignant Dieu qu'on doit louer. » Chacun de ces traits ne nous rappelle-t-il pas l'image de M^{me} Girard, la femme active et à laquelle l'ouvrage n'a jamais manqué ; la femme pleine de bonté, à laquelle un si grand nombre d'entre vous rendent témoignage en ce moment ; l'épouse si tendrement dévouée jusqu'à la fin ; la mère enfin, se donnant pour les siens et dont vous venez d'entendre les fils se lever et la dire bienheureuse ! Mais nous ne voulons nous arrêter à aucun de ces traits, notre sœur ne l'eût point aimé, et la parole que sans doute elle eût choisie serait celle-ci : « C'est la femme craignant Dieu qui doit être louée. »

C'est qu'en effet elle a été une femme craignant Dieu ; c'est de Dieu qu'elle attendait et qu'elle recevait la force pour sa grande tâche ; c'est pour cela qu'elle a été pour

les autres en bénédiction; c'est pour cela enfin qu'elle le sera encore, car son souvenir nous est une prédication vivante de cette œuvre de Dieu accomplie en elle, et qui doit aussi s'accomplir en nous. Celui qui a illuminé sa vie veut être aussi la lumière de la nôtre.

Ainsi, n'est-il pas vrai, c'était bien l'Eternel qui l'avait donnée, et nous l'en remercions.

Mais elle nous est enlevée maintenant, et c'est pourquoi nous sommes dans l'affliction; mes frères, souvenons-nous que *c'est l'Eternel qui l'a reprise*, et que cette assurance nous soit une consolation.

Ne voyons-nous pas, en effet, plus clairement que ce n'est le cas d'ordinaire, la main de Dieu préparant notre sœur et l'attirant à lui? Il lui avait donné secours et force pour accomplir sa tâche, et pour l'accomplir jusqu'au bout; maintenant cette tâche était achevée. Il y aura trois semaines demain que cet époux sur lequel elle veillait avec une si tendre sollicitude et autour duquel elle avait concentré toute son activité pendant ces derniers mois, lui était enlevé; son chemin restait solitaire; son foyer, longtemps si animé, était désolé. Sa vie n'eût pas été inutile, sans doute, nous le savions bien, nous qui nous attendions à elle; son cœur si aimant lui aurait fait trouver encore plus d'un centre d'activité auprès de ses enfants et ailleurs; et pourtant, nous le répétons, sa tâche était achevée.

Dieu n'a pas voulu séparer bien longtemps ceux qu'il avait unis depuis tant d'années; il a répondu, semble-t-il, au vœu ancien déjà des deux époux, et après avoir

repris le mari il a appelé sans retard la femme à le suivre.

Cet appel a été prompt, presque instantané, sans laisser place à cette préparation spéciale en vue de la mort sur laquelle tant d'hommes comptent; mais en cela encore nous pouvons bénir Dieu, car il préparait notre sœur de longue date. Le Père céleste qu'elle avait appris à aimer, a rappelé son enfant du milieu de la lutte et des afflictions de la vie, dans cette maison paternelle dans laquelle elle savait sa place marquée. C'est donc l'Eternel qui l'a fait, que son nom soit béni.

Mais ne le sera-t-il que par notre reconnaissance et notre résignation? La maison paternelle, où notre sœur a rejoint cette nuée de témoins de la miséricorde de Dieu, se peuple à mesure que les vides se font autour de nous; n'entendrons-nous point ces voix aimées qui nous rappellent qu'ici-bas n'est point notre séjour définitif? N'entendrons-nous pas surtout la voix du Sauveur nous parlant de vie éternelle en face de la mort? « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. » Aussi nous concluons en vous disant avec l'Ecriture: « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetant le fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, poursuivons constamment la course qui nous est proposée, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi. » Amen.



Zentralbibliothek Zürich



ZM03412979

